

Hicham El-Guerrouj

L'AUTRE ROI

DU MAROC

Depuis dix ans, il attendait l'or olympique. A Athènes, pour son sacre, il l'obtient deux fois : sur 1 500 et 5 000 mètres



Après sa victoire sur le 5 000 mètres, en 13 min 14 s et 39/100°. Aucun coureur masculin n'a gagné à la fois le 1 500 mètres et le 5 000 mètres aux J.o. depuis quatre-vingts ans. Ci-dessus : Hicham et sa femme Najoua, à Athènes, le 30 août. L'amour de la jeune femme et la naissance d'Hiba ont été des facteurs déterminants dans la victoire d'Hicham.

Deux ! Il semble lui-même abasourdi par la portée de son exploit. Ce 28 août, Hicham El-Guerrouj vient d'entrer dans l'Histoire grâce à un extraordinaire doublé : après la médaille d'or du 1 500 mètres, sa distance de prédilection, remportée le 24 août, il décroche le titre suprême sur le 5 000 mètres. L'enfant chéri du Maroc a vaincu la « malédiction olympique » : quatre fois champion du monde, détenteur du record sur le 1 500 mètres, il avait pourtant laissé échapper, en 1996 à Atlanta puis en 2000 à Sydney, le titre auquel il paraissait destiné. En Australie, il en avait pleuré. A Athènes, ce sont des larmes de joie qui ont coulé. Hicham s'était juré de gagner l'or, malgré les problèmes respiratoires qui le torturaient encore quelques semaines avant le début des Jeux, pour sa fille Hiba, née en juin, et pour son pays. Il leur a fait cadeau de deux fois plus de bonheur.



Hicham a deux visages. Joues creusées, yeux cernés pendant la course, il semble ailleurs, dans une dimension réservée aux guerriers-champions. Victorieux, il redevient un jeune homme ému, presque fragile, avec des remerciements pour son pays, pour ses supporters, pour Allah. L'athlète est profondément croyant. A la fin du 1 500 mètres, au coude à coude avec le Kenyan Bernard Lagat, il est porté vers la victoire par sa foi. Lagat s'est incliné avec grâce : les deux coureurs sont tombés dans les bras l'un de l'autre sur la ligne d'arrivée. Avant le départ, alors que les concurrents ont l'habitude de s'ignorer ou de se jauger, Hicham était allé saluer tous ses rivaux. C'est peut-être cette attitude de seigneur des pistes, liée à son formidable talent, qui explique sa popularité. Après ses triomphes, on a fait la fête dans les rues au Maroc, tandis qu'à Athènes un stade entier scandait son nom.

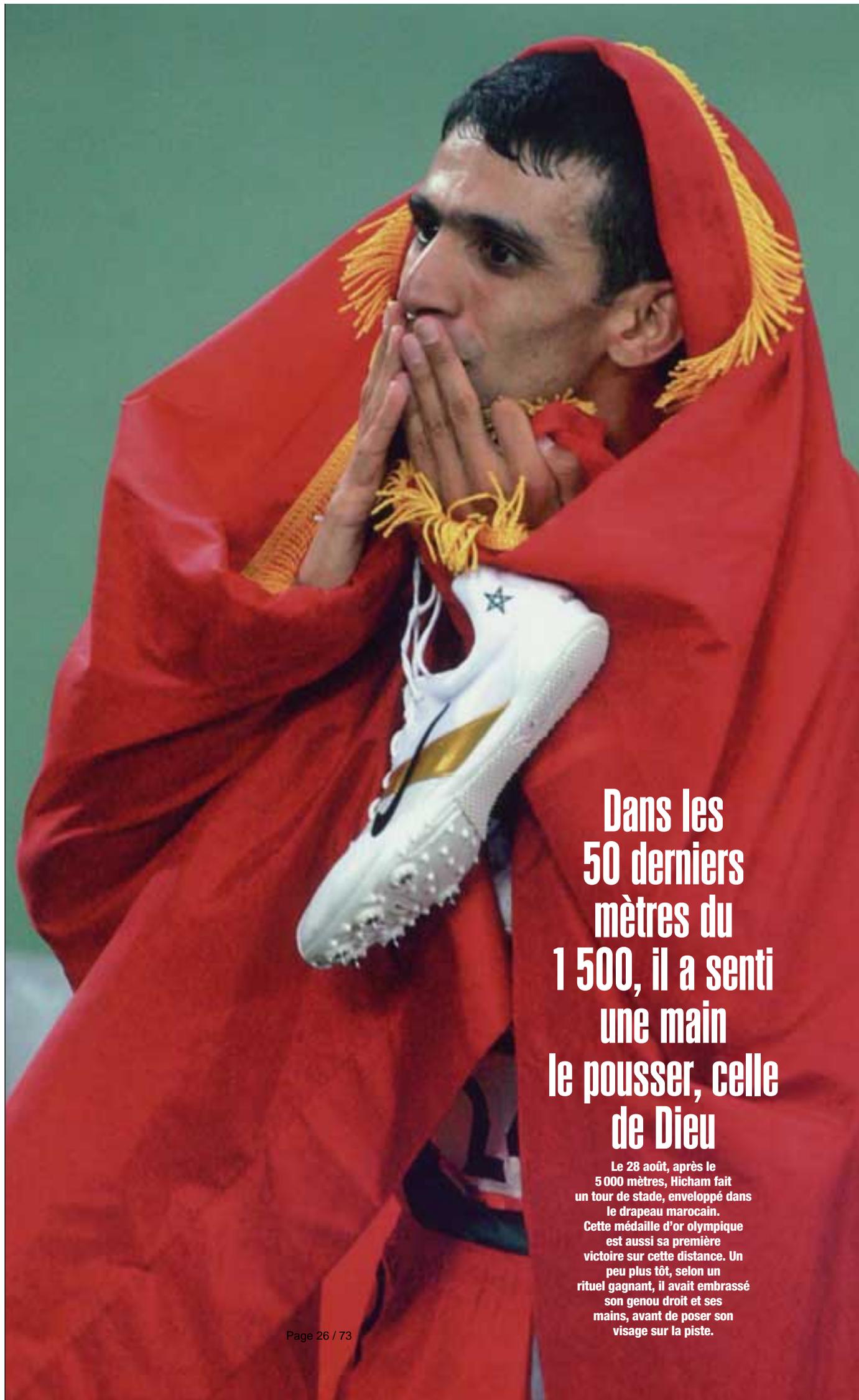


Le 24 août, lors du 1 500 mètres : Hicham El-Guerrouj franchit la ligne d'arrivée en vainqueur, juste devant son rival Bernard Lagat. Quand il



tombe à genoux pour remercier le ciel, Lagat vient lui-même le féliciter – un geste très rare entre deux athlètes de nationalités différentes.





**Dans les
50 derniers
mètres du
1 500, il a senti
une main
le pousser, celle
de Dieu**

Le 28 août, après le 5 000 mètres, Hicham fait un tour de stade, enveloppé dans le drapeau marocain. Cette médaille d'or olympique est aussi sa première victoire sur cette distance. Un peu plus tôt, selon un rituel gagnant, il avait embrassé son genou droit et ses mains, avant de poser son visage sur la piste.

Lorsque Hicham a rencontré Najoua, il a su de foudre. Depuis, tout est différent

« **E**n 1997, Athènes a découvert le prince ; en 2004, Athènes découvrira le roi. » C'est un de ses amis français qui lui a envoyé ce message juste avant la finale du 5 000 mètres. Aujourd'hui, Hicham est fatigué mais heureux. Il entre dans l'Histoire comme le deuxième athlète à avoir réussi le doublé 1 500 mètres-5 000 mètres, après Paavo Nurmi en... 1924. Najoua, sa femme, Hiba, sa fille née en juin, et son père, Elayachi, l'ont accompagné pendant ces Jeux. «Athènes est dans le pays où sont nés les Jeux olympiques, c'est aussi là qu'Hicham a gagné sa première médaille d'or», explique-t-il, les yeux brillants de fierté paternelle. En 1997, Hicham était devenu le champion du monde du 1 500 mètres, à 22 ans. Aujourd'hui, il a complété son palmarès par la médaille olympique, celle qui lui faisait défaut. Au Maroc, il est déjà une star nationale. Dans la rue, les passants le reconnaissent, lui demandent de signer des autographes. Au fil de ses victoires, il est aussi devenu le chouchou de la famille royale. Il était encore sur la piste lorsque Mohammed VI l'a appelé pour le féliciter après chacune de ses deux victoires. Il a aussi promis de le recevoir, dès son retour au pays. « Franchement, cette médaille, je la méritais », affirme Hicham, évoquant celle du 1 500 mètres. La seconde, c'est du bonus. « Juste avant la finale du 5 000 mètres, j'étais allongé sur mon lit, je faisais la sieste. En me parlant à moi-même, je me suis dit : "Soit tu deviens Hicham le légendaire, soit tu restes Hicham le champion olympique." Je suis entré sur le stade pour gagner », raconte-t-il. Ces deux médailles viennent récompenser des années de sacrifices, d'efforts et de travail.

Hicham est né à Berkane, près de la frontière algérienne, dans une famille nombreuse. Il grandit dans le quartier pauvre et surpeuplé de Bouyakchar, entre le souk et la mosquée, et vit avec ses parents, ses six frères et sœurs et son grand-père dans un trois-pièces cuisine. Son père est vendeur de sandwiches, ils ont peu d'argent mais ils ne manquent de rien. Comme tous les enfants de son âge, le petit Hicham joue au foot. Il devient le meilleur gardien de but du quartier et rentre chez lui tout crotté, les vêtements déchirés de s'être trop lancé sur les balles. Sa mère le supplie de changer de sport, la famille n'a pas les moyens de racheter sans cesse des habits neufs. Hicham se dirige vers le stade, obéissant, comme toujours. Il se met à courir. Il aime ça : gagne ses premières courses dans des championnats scolaires, découvre le plaisir de la victoire. Comme sa famille ne possède qu'une paire de baskets et que « son frère s'amusait à les lui prendre », se souvient son père, Hicham les cache dans le frigo avant de se coucher pour être

sûr de pouvoir les chausser le matin. « J'ai toujours couru, rappelle-t-il. Quand j'étais encore mécanicien, lorsque je sortais du travail, j'avais tellement honte de mes espadrilles maculées de graisse que j'attendais que la rue soit presque vide pour rentrer chez moi en courant le plus vite possible. » Rapidement, Hicham se sent à l'étroit dans le complexe principal de Berkane. Il veut aller à Rabat, à l'Institut national d'athlétisme. A 16 ans, il demande au directeur technique national, Aziz Daouda, comment il doit s'y prendre, lui qui n'a pas fini l'école. Il doit ob-

tenir l'autorisation de son père. Sa mère s'y oppose, bien décidée à ce qu'il finisse d'abord l'école. Et puis, coureur à pied, ce n'est vraiment pas un métier ! Elayachi cède. Il n'a jamais pu résister à son petit préféré. Fatma, la maman, finit par se ranger derrière l'avis de son mari. Hicham quitte tout, sa famille, ses amis, sa ville, pour aller s'entraîner à Rabat. Au Maroc, l'athlétisme commence à attirer les foules, passionnées par le destin du grand Saïd Aouita, champion olympique du 10 000 mètres. Il choisit son entraîneur, ce sera Abdelkader Kada qui va l'accompagner tout au long de sa carrière. Deux ans plus tard, en 1992, il repart des championnats du monde juniors de Séoul avec la médaille de bronze du 5 000 mètres. En 1995, il est deuxième, derrière Noureddine Morceli, l'Algérien, sur le 1 500 mètres. Pendant l'été 1996, sur cette distance, il remporte toutes les courses auxquelles il participe, sans jamais pouvoir en découdre avec Morceli qui refuse l'affrontement. Aux J.O. d'Atlanta, cette année-là, à 450 mètres de l'arrivée, pointe

de chaussures sur talon, Hicham heurte son principal adversaire et tombe. « J'étais jeune et inexpérimenté, j'ai commis une erreur que je ne referai plus », explique-t-il. Hicham le battra, le mois suivant, mais les Jeux sont terminés. Jusqu'à la finale olympique de Sydney, le parcours du jeune Marocain est sans fautes. Il bat le record du monde du 1 500 mètres puis celui du mile, est sacré champion du monde pour la deuxième fois en 1999. Pourtant, aux Jeux de 2000, la machine à courir se casse. Hicham se met une trop lourde charge sur les épaules. Le



Hicham El-Guerrouj chez lui, au Maroc, en 2000 : il court avec Hocine Benzruguinat, son compagnon d'entraînement. Dans la maison fa-

jour de la course, tous les Marocains sont postés devant leur téléviseur. Ils l'attendent, espèrent sa victoire. Juste avant le départ, le roi l'appelle. Malgré tout, ou peut-être à cause de toute cette pression, sur la route qui le conduit au stade, il pleure. Il ne veut pas y aller. Entré sur la piste perdant, Hicham se fait dépasser dans la dernière ligne droite par le Kenyan Noah Ngeny. Alors qu'il avait promis à sa petite sœur, Meryem, de rapporter l'or olympique, il doit se contenter de la médaille d'argent. « La première chose que j'ai faite, en rentrant de Sydney, c'est d'arracher la photo d'Atlanta », raconte-t-il. Parce qu'il ne voulait plus commettre d'erreur comme celle de cette année-là, il avait en effet affiché au-dessus de son lit, dans sa chambre de l'Institut national d'athlétisme à Rabat, une grande photo de sa chute. Après sa deuxième défaite aux Jeux, il la remplace par une image de victoire. Mais pour se relever de cette épreuve, il lui faut beaucoup de temps. Eteint, il passe ses journées chez lui. Sa famille l'encourage, le sou-

Page 27

uffi d'une demi-heure pour qu'il demande sa main. Un vrai coup

DE NOTRE ENVOYÉE SPÉCIALE A ATHÈNES MARIANA GRÉPINET

tient. Finalement, il reprend le dessus. Depuis ses premiers Jeux, le Marocain a gagné en maturité. En 1996, il avait 21 ans, pensait au succès, aux voitures, aux vacances. Il se précipitait et croyait que, s'il ne gagnait pas à ce moment-là, il n'aurait pas le temps d'y parvenir. Cette fois, il avait mis toutes les chances de son côté. Il a emmené sa femme, de dix ans sa cadette. Et avec elle, depuis le début, tout est différent. Hicham est sorti avec « des milliers de filles » mais lorsqu'il a rencontré Najoua, il a su qu'elle était celle qu'il cherchait. Najoua le connaissait :

épouse de 19 ans. Neuf mois plus tard, elle met au monde un « cadeau de Dieu ». Pendant la grossesse, les futurs parents avaient décidé que si l'enfant était une fille, ce serait Hicham qui choisirait son prénom ; et si c'était un garçon, ce serait à Najoua de le baptiser. C'est donc Hicham qui choisit d'appeler sa petite poupée Hiba, ce qui signifie « don de Dieu » en arabe. La petite famille n'a pas eu le temps de savourer le plaisir d'être ensemble. Hicham n'a pu passer que quinze jours avec sa fille avant de retourner s'entraîner. Et pendant ces deux derniers mois, il

le couple souhaite avoir, il va donc falloir attendre encore un peu. Qu'importe, ils ont la vie devant eux. « Chaque jour passé avec elle me permet de la découvrir un peu mieux, on s'aime de plus en plus », confie Hicham, qui se prétend « timide ». Dans la maison de 800 mètres carrés qu'il fait construire à Rabat, il a prévu d'installer un petit musée pour sa fille avec ses médailles – seulement les plus importantes car toutes ne tiendraient pas – et une galerie de photos.

Hicham est un homme comblé. Pourtant, il y a quelques mois, il avait envisagé de mettre un terme à sa carrière. Cet hiver, il a d'abord commencé à avoir des difficultés à respirer alors qu'il faisait du travail en côte. Venu consulter un médecin en France, il découvre qu'il souffre d'une inflammation des sinus et d'une dizaine d'allergies : au pollen, aux pins, aux cèdres, au gazon, aux tapis... On lui prescrit un traitement à base de corticoïdes et d'antihistaminiques. « Je n'ai pas eu peur pour ma carrière mais pour ma santé, tout simplement, car c'est ça le plus important », explique-t-il. En début de saison, il n'est que l'ombre de lui-même. Il continue cependant de s'entraîner à Ifrane, la base marocaine du Moyen Atlas, à 1 650 mètres d'altitude, au pied des stations de ski. Il dit qu'il a fait le tour du monde et que, de tout ce qu'il a vu, c'est le plus bel endroit sur terre pour s'entraîner. L'atmosphère est calme, le lieu idéal pour le repos des athlètes. Pas question non plus de quitter le Maroc, sa terre natale, comme tant d'autres sportifs qui partent pour l'étranger. « Je ne leur jette pas la pierre, ils ont besoin de nourrir leur famille. Mais on doit retrouver notre fierté nationale, croire en notre pays et l'aider. Même s'il est pauvre, c'est notre pays », affirme-t-il. Lui ne s'est entraîné qu'une seule fois à l'étranger, à Font-Romeu, en 1995. « Et franchement, par rapport à Ifrane, c'était des vacances. » Peut-être ira-t-il quelques semaines aux États-Unis, l'hiver prochain, juste pour éviter que ses allergies ne reprennent car les confères qui lui donnent des plaques rouges sur le corps sont très nombreux à Ifrane. Avec son entraîneur, Kada, il regarde les enregistrements de ses grandes courses, de ses victoires comme de ses défaites, décortique le scénario des courses passées en s'attachant aux moments où tout bascule. Il continue de courir avec son « lièvre », Hocine Benzriguinat, plus qu'un ami, un frère. C'est ainsi que, malgré ses ennuis de santé, Hicham réussit à dépasser Bernard Lagat, le Kenyan, dans le 1 500 mètres. « Dans les 50 derniers mètres, la main de Dieu m'a poussé », insiste ce musulman pratiquant qui croit au destin. Najoua, elle, avait eu un pressentiment pour cette épreuve. Dans le train qui les conduisait au stade, elle se rappelle qu'Hiba avait fait le signe de la victoire avec ses petits doigts. ■



En famille, en janvier 2000, Hicham, qui sert le thé, est entouré (de g. à dr.) de son père, Elayachi, de son grand-père et de sa mère, Fatma.

« Comme tous les Marocains, je savais qui était l'athlète mais je n'avais jamais rencontré l'homme. On a parlé une demi-heure puis il m'a dit qu'il voulait m'épouser, se souvient-elle. Un vrai coup de foudre », avoue Najoua qui a l'impression, depuis, de « vivre un conte de fées ». Élégante, cultivée – elle étudie le commerce à l'université d'Ifrane et rêve de monter sa propre affaire –, elle a tout pour séduire. Petite-fille du premier Premier ministre du Maroc après l'indépendance, elle vient d'un milieu moderne et aisé. Hicham est allé, avec ses parents, demander la main de Najoua à sa famille. Et puis, tout s'est enchaîné très vite. Quatre mois plus tard, alors que les amoureux se sont à peine revus en raison de l'entraînement de l'athlète, les deux clans sont réunis pour les fiançailles. Juste avant la cérémonie, le 27 septembre dernier, Hicham propose de célébrer le même jour leur mariage. « Il m'a dit qu'il pressentait que, si je devenais sa femme avant les Jeux, je pourrais mieux l'aider et le soutenir », ajoute la jeune

n'a vu personne. Ni la petite, ni sa femme, ni ses parents. Il devait se concentrer, se préparer. Pour gagner. « Après la finale du 1 500 mètres, il nous a tous retrouvés. Hiba avait beaucoup changé », souffle son épouse. Sa maman, Fatma, diabétique, n'a pas pu faire le voyage mais son père a répondu à l'appel. Sa seule présence le rassure. Les deux hommes parlent peu, tout passe par le regard. Elayachi a toujours soutenu son fils. A 69 ans, il reste lui aussi un sportif. Tous les matins, il part courir. « J'espère qu'elle prendra le relais », plaisante-t-il en remuant les jambes de sa petite-fille, déjà chaussée de baskets. Après les Jeux, Hicham a prévu de prendre des vacances. Enfin. Il en profitera pour prendre soin d'Hiba pendant que Najoua retournera sur les bancs de l'université. Ses cours reprennent début septembre et elle n'a pas l'intention d'abandonner. Il lui reste six ans avant d'obtenir le diplôme qu'elle vise. Avec l'aide d'une nurse, elle envisage sereinement la gestion de cette nouvelle vie. Pour les autres enfants que